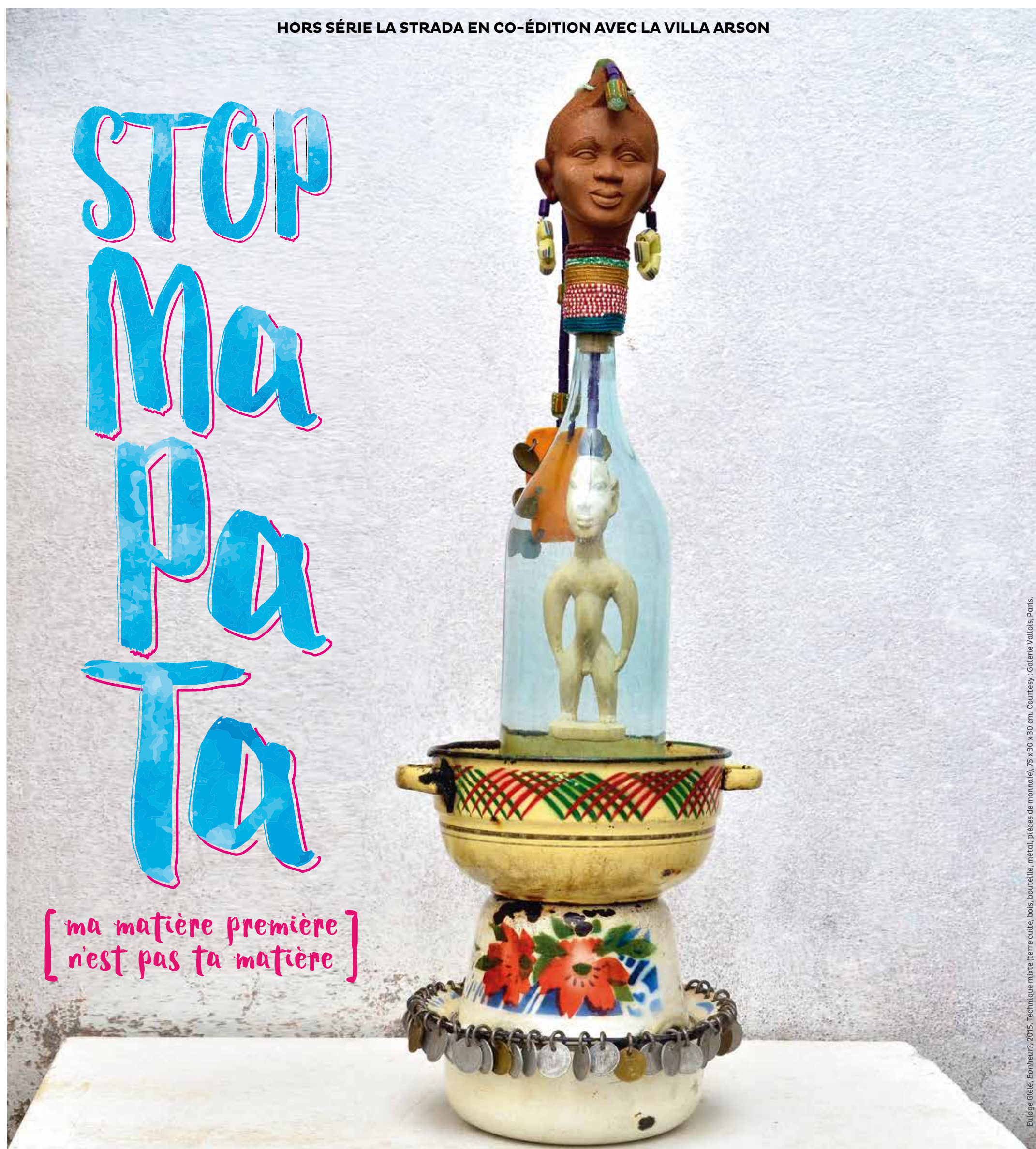


DES ARTISTES BÉNINOIS PORTENT UN REGARD POÉTIQUE ET POLITIQUE SUR LA SOCIÉTÉ

HORS SÉRIE LA STRADA EN CO-ÉDITION AVEC LA VILLA ARSON



Euloge Glèlè, Bonheur?, 2015. Technique mixte (terre cuite, bois, bouteille, métal, pièces de monnaie), 75 x 30 x 30 cm. Courtesy : Galerie Vallois, Paris.

ARTISTES

Edwige Aplogan, Aston, Daavo, Benjamin Déguénon, Kifouli Dossou, Euloge Glèlè, Richard Korblah, Charles Placide, Psychoffi, Gérard Quenum, Prince Toffa, Julien Vignikin, Didier Viodé et Dominique Zinkpé.

EXPO

Une exposition d'artistes béninois née de la rencontre de la Villa Arson avec le Centre Arts et Cultures Lobozonekpa de Cotonou (Bénin).

LIEU ET DATES

Villa Arson
Du 4 juin au 17 septembre 2017.
Ouvert tous les jours de 14 à 18H (De 14 à 19H En Juillet Et Août). Sauf le mardi.
Entrée libre.
20 au Stephen Liégeard - Nice.
www.villa-arson.org

EDITO

Jean-Pierre Simon, directeur de la Villa Arson

En collaboration avec le Centre Arts et Cultures Lobo-zounkpa de Cotonou, la Villa Arson présente une exposition d'artistes béninois.

Il s'agit de montrer l'émergence d'une création marquée par le désir d'affirmer des racines et une culture, mais aussi par une volonté extrêmement vive de s'inscrire dans son temps et dans l'actualité politique la plus proche. Plusieurs œuvres de l'exposition abordent avec une grande force plastique l'immigration, celle issue de la colonisation bien sûr, mais aussi celle plus contemporaine qui provoque les drames humains que l'on connaît entre l'Afrique et l'Europe.

Les artistes invités - en grande majorité vivant dans leur pays - pratiquent un art issu de techniques tout autant traditionnelles que contemporaines, s'adaptant aux contraintes économiques qui sont les leurs, mais toujours avec une conscience aiguë des matériaux qu'ils utilisent.

Les formes produites sont généreuses à l'image de la scène artistique de ce pays en pleine émancipation.

Je souhaite par cette exposition à la Villa Arson faire connaître et partager la puissance de la création béninoise. J'y retrouve aujourd'hui le même esprit, les mêmes signes qu'il y a quarante ans lorsque je programmais les expositions au Centre culturel français de Cotonou. L'Esprit de dialogue entre les générations, les cultes traditionnels, l'inspiration des ancêtres, l'invention plastique des artisans jouant avec la tradition et la modernité, la profondeur d'une pensée politique, l'hospitalité et la jeunesse.

Cette exposition inaugure, je l'espère, un cycle de collaboration entre la Villa Arson et le Centre Arts et Cultures Lobo-zounkpa de Cotonou, notamment au travers d'un programme de résidences croisées.

La Villa Arson souhaite en effet apporter toute son expérience et ses compétences en matière de formation et d'enseignement artistique, et ce dans la plus grande diversité possible.

Enfin, je tiens à remercier la Galerie Vallois (Paris) qui non seulement a fait le lien entre les deux établissements, mais aussi agit en soutien et mécène constructif du Centre Arts et Cultures Lobo-zounkpa, donnant ainsi une meilleure visibilité à ses artistes.

LA SCÈNE ARTISTIQUE BÉNINOISE S'INVITE À LA VILLA ARSON

Par Elise Daubelcour

Bande de terre tenue du Golfe de Guinée, le Bénin compte 11 millions d'âmes. Adossé au géant Nigéria et à son frère jumeau le Togo, il offre au Niger et au Burkina Faso une étroite façade sur l'Atlantique. Le Bénin ne possède ni or, ni diamant, ni même pétrole ou pas suffisamment pour attirer la convoitise. Surnommé le Quartier latin de l'Afrique à l'époque du Dahomey, le Bénin d'aujourd'hui est riche de paix et d'un vif esprit démocratique, de sa terre et de ses champs de coton, de ses échanges commerciaux et du port de Cotonou, de ses traditions et de sa culture vodun. Il révèle une scène artistique foisonnante héritée pour partie de l'art de cour de ses royaumes dont celui d'Abomey.

Bon nombre d'artistes de la jeune génération s'impliquent dans la vie du Centre Arts et Cultures qui voue une attention particulière aux arts visuels. Le Petit Musée de la Récade, le programme de résidences et d'expositions offrent une ouverture audacieuse sur le patrimoine culturel béninois et sur la création contemporaine, tout en étant fortement ancré dans le tissu social du quartier de Lobo-zounkpa. Ceci grâce au mécénat de la Galerie Vallois et du Collectif des antiquaires de Saint-Germain-des-Prés qui apportent par ailleurs à cette génération d'artistes une visibilité inédite en France.

Les quatorze artistes présents dans l'exposition vivent au Bénin ou en France, voyagent d'un continent à l'autre et sont empreints d'une identité plurielle. Cette articulation leur permet d'aborder la situation africaine avec un verbe acerbe et juste, souvent ironique et jamais dénué d'humour. Les œuvres sont une invitation au dialogue sur leur perception du monde, sur nos faits de sociétés ou sur les mécanismes de domination actuels hérités de l'époque coloniale. Autant de points d'ancrage à une narration créative du Bénin, du continent africain et du Monde tels qu'ils les ressentent aujourd'hui.



Prince TOFFA - Récade, 2015. Bois, métal, aluminium. 107 cm
Courtesy : Centre Arts et Cultures, Cotonou, Bénin

La démarche politique d'Edwidge Aplogan relate les affres d'un post-colonialisme persistant. Bienvenue en Afrique France drape des éléments bâtis ou naturels de la Villa Arson de drapeaux des pays africains ou de tentures d'Abomey¹ et tapisse le sol de billets de francs CFA. L'installation interroge la souveraineté économique de ces pays et la légitimité actuelle du franc CFA², monnaie arrimée à l'euro et produite en France pour le compte de pays indépendants depuis plus d'un demi-siècle.

La table et la chaise hérissées de clous du Dîner des fantômes de Julien Vignikin rendent inaccessibles un repas supposé, symbolisé par une assiette et un verre vides. L'œuvre porte sur les dérives d'un accès inégal à l'alimentation et sa consommation excessive en Occident. L'austérité de ce repas solitaire interpelle. Quand on



Centre Arts et Cultures Lobo-zounkpa © Photo Eric Mangion

connaît les symboliques de l'eau et de la nourriture pour les sociétés africaines, puissants vecteurs de convivialité et de communication à la fois entre les êtres et le monde de l'invisible, on peut se demander si le fantôme désigné par Julien Vignikin n'est pas l'Occident face à lui-même.

Les encres sur papier de la série *Les Migrants* de Didier Viodé et l'installation de Gérard Quenum, un amoncellement de têtes de poupées retenues dans l'étroitesse d'une pirogue mal arrimée, illustrent sans équivoque les embûches du voyage et la souffrance d'un exil contraint ou volontaire.

Zinkpè saisit la figurine hôhò, symbole des jumeaux dans la tradition fon pour former un gigantesque globe terrestre. Dénuées de toute évocation cultuelle et suspendues par milliers, les figurines bleu roi, fuchsia ou émeraude surgissent devant nous, flottantes, intemporelles, insaisissables. Gorgée de poésie, cette installation semble narrer la circulation incessante des êtres d'un monde désormais globalisé.

Le devenir écologique de la planète questionne. Le buste argileux de Richard Korblah surmonté d'une coiffe de bidons vides illustre les kilomètres parcourus à la recherche de la précieuse denrée et rappelle le caractère vital et épuisable de l'eau. *La Robe bleue* haute couture de Prince Toffa est sculptée d'une multitude de sachets usagés de «pure water» vendus dans tout Cotonou par de jeunes filles porteuses d'un étal improvisé. Elle évoque la multiplication des déchets quotidiens et leur transformation dans une volonté de créer un objet unique et luxueux.

Les photographies de Charles Placide, reflets de cérémonies rituelles, dévoilent la richesse des expressions culturelles de la pratique des cultes vodun ancrée dans le Bénin d'aujourd'hui. De tradition Guéléédé, la sculpture fantasmagorique et bigarrée de Kifouli Dossou fait écho à une anecdote, un message social ou satirique. La scène sculptée au sommet d'un masque illustre un homme se pinçant le nez face à une femme claire de peau et dénonce les ravages de la dépigmentation artificielle, véritable problème de santé publique.

Trois pièces de la collection du Petit Musée de la Récade trônent au sein de l'exposition. Insigne du pouvoir royal, les artistes revisitent le sceptre du souverain et les récades contemporaines évoquent la spiritualité des pratiques ancestrales et actuelles. Celle d'Azebaba revêtue

de fil blanc, rouge, noir symbolise la paix, le malheur et le monde invisible dans la pratique vodun. Incrustée de trousseaux de clés et de pièces de monnaie, la récade d'Aston tire sa force du buffle et de la protection du bocio³. Elle illustre le règne florissant du roi Guézo qui a œuvré à l'unification du royaume. Benjamin Deguenon rassemble une hache de la divinité Héviosso⁴, une croix chrétienne et un autel assen⁵ pour exprimer la notion de syncrétisme des valeurs spirituelles du monde contemporain béninois.

La création africaine a le vent en poupe et les événements révélant le dynamisme de ses artistes foisonnent. Sensible à la découverte, à la recherche et à la transmission, la Villa Arson qui conjugue école d'art, centre d'art et lieu de résidence propose une exploration créative d'une scène artistique béninoise en pleine mutation.

1. Art de cour du Royaume du Danhomé (XVII^e-XIX^e siècle) les toiles appliquées ou tentures illustrent la devise du roi et ses faits d'armes.
2. Le franc CFA est à son origine en 1945 franc des colonies françaises d'Afrique. Il est aujourd'hui le nom de deux monnaies communes à plusieurs pays constituant en partie la zone franc d'Afrique centrale et la zone franc d'Afrique de l'ouest. Leurs devises sont des contrevauteurs à parité fixe avec l'euro.
3. Le bocio est le gardien protecteur et agissant du lieu où il est implanté : une maison, une concession etc.
4. Héviosso est la divinité du ciel, de la pluie, du tonnerre et de la foudre. Justicier, Héviosso dénonce les mauvais comportements des hommes sur terre.
5. L'assen matérialise l'esprit d'un défunt. Il fait le lien entre le monde des vivants et celui des ancêtres. Il sert à recevoir les offrandes de nourriture et de boissons.



Charles Placide - Fête de vodoun - Lomé, 2011
© Photo Charles PLACIDE. Courtesy : l'artiste

STRADA

Hors Série du 4 juin au 17 septembre 2017 - Edité par La Strada à 45 000 exemplaires dont 35 000 exemplaires encartés dans La Strada N°275 • N°ISSN 1297-532 X • SARL au capital de 15.000€ • RCS ANTIBES 451 886 998 Dépôt légal à parution Siège social La Strada, 306 Rte des Vespins 06700 St-Laurent du Var • Tél 04 92 12 22 50 • Fax 04 92 12 22 51 • info@la-strada.net Directeur de Publication Michel Sajin Maquette Cédric Pucheu Imprimerie Riccoboni, 83490 Le Muy Distribué par Street Media dans le 06, le 83 et Principauté de Monaco.



À LA CROISÉE DES CHEMINS L'ART CONTEMPORAIN ET LE BÉNIN

Par **André-J. Jolly**
Co-commissaire de l'exposition

Une constante du regard occidental sur les productions artistiques africaines, a été, pendant longtemps, l'usage du qualificatif «primitif». Il traduisait, de façon on ne peut plus claire, la certitude des occidentaux que tout ce qui n'était pas issu de leur propre culture était inférieur. Lorsque les européens commencèrent, au ^{XV}^e siècle, à pénétrer en Afrique, ils y rencontrèrent des «sauvages». Les missionnaires chrétiens se donnèrent alors pour premier objectif de «sauver» ces primitifs, de les arracher à leurs croyances et pratiques «barbares», ces cultes ancestraux assimilés à de la sorcellerie. Il faudra attendre la fin du ^{XIX}^e siècle pour qu'apparaissent, avec la conquête coloniale, des masques, des statues, «*considérés dans un premier temps comme des productions sommaires, témoignant d'un faible niveau artistique et culturel*»¹ Puis, au début de ^{XX}^e siècle, des intellectuels et des artistes découvrirent «l'art nègre» dans les expositions coloniales, inaugurant, avec Picasso et les cubistes, une mode avec des incidences notoires sur la création artistique occidentale du moment, mais aussi avec des incidences financières qui ont contribué, au prix de vulgaires rackets ou de petits cadeaux, à vider les pays africains de la majeure partie de leur patrimoine artistique.

Le marché de l'art accorda donc un certain crédit aux sculptures anciennes, aux masques, mais l'Afrique actuelle devait, de fait, se contenter d'un strapontin dans les catégories : art naïf, art rituel, art primitif, artisanat.

Jusqu'aux années 1970/80, l'art contemporain, lui, était une chasse gardée occidentale avec ses stars et ses gourous promus et adulés par les medias et les critiques d'art new-yorkais. Cette critique décréta que la peinture et la sculpture étaient au bord de l'épuisement. On chercha la nouveauté du côté de la vidéo. Les biennales d'art contemporain reflétèrent le goût d'une société emprisonnée dans sa fascination pour l'argent, le spectacle et la communication et s'éloignant de l'art, lequel requiert une sensibilité vraiment libre. Plus on s'éloigne et plus on perd ses repères. Peut-être est-ce pour les retrouver que l'on porta une attention nouvelle aux installations perçues comme un retour au tangible. Cette mode pour les installations fut un des éléments qui conduisit, en plus de l'intérêt plus ancien de quelques rares institutions en Allemagne, aux Etats-Unis et en France, puis, au cours des années 1990, du remarquable travail de La Revue Noire à Paris - à une véritable visibilité de l'art contemporain en Afrique. Il faut également citer, l'exposition «*Les Magiciens de la Terre*» organisée en 1989 au Centre Pompidou sous la direction de Jean-Hubert Martin, moment paradigmatique qui permit de commencer à briser la frontière de la marginalité des artistes africains, un véritable acte fondateur de la (re)connaissance de l'art contemporain en Afrique.

L'art est partout pour celui qui veut bien le voir. L'art est dans la rue. Et s'il est un pays où cette affirmation est une évidence, c'est bien le Bénin. Si vous parcourez le grand marché de Dantokpa ou les «vons»² de Cotonou, ici, à l'air libre, on vend absolument de tout. On installe sur quelques planches, contre un mur, sur une grille, aux branches d'un arbre, dans un plateau porté (avec élégance) sur la tête des femmes, par terre, quand ce n'est pas sur soi-même, les produits et les objets les plus divers. Est-ce donc un hasard si l'un des artistes africains les plus «demandés» dans le monde au cours de ces années 1990/2000 a été Georges Adéagbo, béninois et «installateur» qui a su mettre en scène ce formidable fourmillement, cet entrelacement d'objets que les vendeurs, mais surtout vendeuses, rivalisant d'ingéniosité et de sens artistique, exposent pour attirer le client. On pourrait dire que les von et les marchés de Cotonou constituent les plus vastes installations d'art contemporain au monde.

Cette accumulation d'objets n'est pas sans rapport avec le fait que rien ne se perd, que tout se récupère et se recycle au Bénin comme presque partout en Afrique. Mais les jeunes artistes «*ne sont pas des chiffonniers, (même s'ils) partagent avec eux cet élan spontané à arpenter les décharges à la recherche de la pièce rare. La pièce, le bout de fer, de fil, de tissu, de plastique, de cuir ou tout autre objet qui manque à la charpente de l'architecture rêvée, à l'harmonie du tableau en attente, à la cohésion du masque en devenir*». [Florent Couao Zotti, écrivain béninois]

Il serait en effet réducteur de ne qualifier l'art des artistes béninois que d'art de la récupération. Les objets récupérés sont transcendés et acquièrent, à travers l'artiste, le statut d'œuvres d'art nourries de la culture du pays où elles naissent. «*La récupération est un acte réfléchi conduisant à l'élaboration de l'œuvre d'art, permettant de raconter une histoire*». [Dominique Zinkpè, artiste béninois]

S'il faut se méfier de notre tendance à considérer d'un regard parfois péjoratif l'art de la récupération, il faut aussi cesser de parler de «culture africaine», d'«art africain», comme si ce continent n'avait qu'un seul visage. Il est au contraire celui où les cultures sont les plus diverses. Les cultures et leur corollaire : les traditions. Des traditions qui, à la différence des pays occidentaux, ne sont pas vécues comme des folklores. Elles sous-tendent les comportements, elles imprègnent de spiritualité les gestes du quotidien et, en particulier, le geste créateur de l'artiste.

Or, le Bénin est l'un des pays où les traditions sont les plus fortes, les plus vivantes, et, dans les pratiques religieuses - le culte des voduns -, la spiritualité la plus riche.

Il n'est donc pas étonnant que la spiritualité Yoruba, venue du Dahomey (actuel Bénin), ait pu survivre aux vicissitudes de l'esclavage et du temps et constitue, aujourd'hui encore, la composante dominante du Candomblé au Brésil, de la Santería à Cuba, du Culte de Shango à Trinidad y Tobago, du Vaudou en Haïti. Ces sociétés coloniales, enrichies de cette spiritualité, ont donné naissance aux cultures métisses dont s'enorgueillissent aujourd'hui ces pays.

Au Bénin, il n'y a pas d'école d'art. Les artistes sont autodidactes. L'école des beaux-arts c'est la rue, les «vons», le marché, les murs peints des couvents³, les parures étincelantes des Eguns⁴, les masques des Gèlèdés⁵, le miracle des Zangbetos⁶, les forêts sacrées, la parole des conteurs, les chants et les danses venus de la nuit des temps.

Mais à une époque où l'information pénètre les moindres recoins de notre univers globalisé, l'artiste, en Afrique, n'est pas seulement en phase avec son monde intérieur, il s'imprègne de l'information qui circule et son travail, tout en étant enraciné dans les traditions, acquiert une dimension universelle. L'artiste africain est en prise avec le monde et avec les soubresauts qui l'agitent.

«*Désormais, l'artiste africain croise son destin avec celui de l'artiste occidental et devient simplement un artiste dont l'origine géographique ne compte que pour lui-même. Son œuvre est à regarder et à juger hors de toute contextualisation d'origine ou de race*». ⁷

«*La seule chose africaine dans mes œuvres, c'est moi ! Je ne fais pas d'exotisme*». [Tchif, artiste béninois]

«*Tous les référents culturels qui auraient dû relever de l'irrationnel comme le Fà, le Vaudou, les mythes, toute la mystique et la symbolique pouvant entourer la création, ne peuvent plus, à notre avis, rendre compte à eux seuls d'une «africanité» ou conférer, si l'on peut dire, une identité africaine à une œuvre de l'esprit. Ils sont devenus des éléments objectifs que l'on retrouve dans les œuvres et qui sont répertoriés par l'œil et le regard de l'autre comme «africains». En cette période de globalisation/mondialisation, s'enfermer ou se référer à ces éléments culturels seraient à notre avis plaquer sans discernement des critères d'africanité définis hors contexte, par d'autres, sans même faire la frontière entre le culturel, le cultuel et le rituel et ainsi, avaliser encore une fois, une fausse spécificité de l'art contemporain africain qui aujourd'hui se construit autour de concepts autrement plus séculiers et plus «contemporains» voire plus politiques*». [Edwige Aplogan, juriste et artiste béninoise]

Et, de fait, ceux qui expriment la culture du Bénin, les jeunes, se situent à la confluence de la tradition, qu'ils la cultivent ou la rejettent, dans laquelle ils baignent encore, et du village planétaire globalisé où ils baignent déjà tout aussi complètement.

Les œuvres des artistes béninois contemporains, qui naissent à la croisée de ces influences, apparaissent comme chargées d'une force et d'une émotion qui parlent directement à la sensibilité de l'homme, qu'il soit africain, européen, asiatique, américain. Des œuvres souvent engagées qui dénoncent avec vigueur les maux dont souffrent la société africaine et, au-delà, l'être humain en général.

«*On dit que je travaille sur la comédie humaine. Ce que j'essaie de faire, ce sont des identifications entre les animaux et les êtres humains. Ma matière, ce sont les émotions*». [Dominique Zinkpè, artiste béninois]

«*Je peux dénoncer ce qui est inacceptable, les victimes innocentes. Les enfants ne sont pas responsables de la guerre et pourtant ils en sont les premières victimes. Comment une génération laissée pour compte, sacrifiée, pourra-t-elle être la relève de demain ?*». [Gérard Quenum, artiste béninois]

«*Quand je fais un travail contemporain en m'inspirant des «bocios»⁸, c'est comme si je continuais le travail laissé par nos aïeux. Le bois, je le cherche dans les maisons en démolition, les poupées, je les récupère dans la rue, bref des objets chargés des histoires qu'ils ont vécues dans des familles, dont ils ont été les témoins. Je m'intéresse à tout ce qui m'impressionne dans les autres cultures, aux actualités du monde, à la politique, etc. Je suis libre dans mon inspiration, mon travail n'a pas de frontières*». [Gérard Quenum, artiste béninois]

Ce n'est donc pas par hasard non plus si ce petit pays peut s'enorgueillir d'artistes ayant exposé sur tous les continents, participé aux plus grandes biennales d'art contemporain et si leurs œuvres sont aujourd'hui présentes partout dans le monde dans les collections les plus prestigieuses, dans les plus grands musées, comme celles de Gérard Quenum et Romuald Hazoumè acquises par le British Museum ou celle de Tchif par la Smithsonian Institution à Washington.

BÉNIN

Superficie : 112.622 km², 11.000.000 d'habitants (50% de moins de 20 ans). Capitale administrative : Porto Novo. Capitale économique : Cotonou. Le pays compte plus de 50 langues et cultures parmi lesquelles : fon, yoruba, adja, mina, bariba, peulh, somba, dendi. Langue officielle : français. Économie : coton, cultures vivrières, noix de cajou, pêche, importante activité portuaire (import-export pour une partie du Nigeria, pour le Niger, le Burkina Faso), grand marché de Dantokpa.

LE CENTRE À LOBOZOUNKPA

Situé en périphérie de Cotonou, le Centre Arts et Cultures de Lobozounkpa est un lieu dédié à la création contemporaine, à l'éducation artistique et à la valorisation du patrimoine culturel béninois sous toutes ses formes. Grâce à l'engagement des Galeries de Robert Vallois à Paris, du Collectif des Antiquaires de Saint-Germain-des-Près et de l'ONG L'HéD, le Centre a connu une croissance très rapide. Les résidences d'artistes ont commencé avant même l'inauguration officielle du Centre en février 2015. Il comprend une bibliothèque de plus de 6000 ouvrages à caractère essentiellement artistique, une salle d'exposition, trois ateliers avec studios pour des résidences de création et de formation, un espace scénique, un espace bar-cafétéria particulièrement convivial et un musée (inauguré en décembre 2015) consacré à un objet hautement symbolique de l'histoire et des traditions du Bénin : les «Récades». Cet espace modulable pourra se convertir en galerie pour des expositions temporaires.

Le Centre Arts et Cultures a pour but d'être un instrument à la disposition des artistes locaux et un lieu d'échanges. Ainsi, les ateliers accueillent des artistes qui partagent leur savoir avec les plus jeunes. Le Musée, en restituant à leur pays d'origine ces «Récades» (ayant appartenu à différents rois d'Abomey, la cité historique du Bénin) véritables bijoux du patrimoine culturel national, établit un dialogue entre tradition et contemporanéité.

La programmation des activités au Centre est organisée par une jeune équipe. Elle s'articule autour des résidences d'artistes contemporains tant béninois qu'étrangers. Tout au long de l'année, au rythme de trois résidences mensuelles, ces artistes créent leurs œuvres dans les ateliers portes ouvertes, ce qui permet un échange aussi large que possible entre les artistes résidents et la communauté artistique béninoise, mais aussi, plus largement, avec un public qui prend plaisir à visiter les ateliers, rencontrer les artistes. Les écoliers et collégiens des nombreux établissements scolaires du voisinage se montrent particulièrement intéressés et assidus. On compte une quarantaine de visiteurs par jour. A la fin les artistes exposent leurs réalisations dans les ateliers qu'ils ont occupé pendant la durée de leur résidence et, en commun, dans la salle d'exposition située à côté de la bibliothèque. Ce qui donne donc lieu à un vernissage mensuel avec trois artistes à chaque fois.

La programmation propose également des animations théâtrales, des concerts, des soirées de contes et fables issus de la tradition orale béninoise, des projections cinématographiques et même des cours de salsa. Les rendez-vous comme le Vendredi du cinéma, le Mercredi des enfants et les Heures de jeux sont autant d'invitations pour les gens du quartier à fréquenter le Centre lors de moments conviviaux où différentes générations se côtoient.

Le Centre accueille également des activités occasionnelles, comme par exemple les cours de dessin du professeur François Geissmann de l'École des Beaux-Arts de Dijon avec laquelle le Centre a un partenariat qui permet, chaque année, à deux jeunes artistes béninois d'aller en résidence de deux mois dans cette école à Dijon. Autre exemple : le violoniste Luc Roche venu initier en 2015 huit jeunes béninois, au cours d'une master class de 30 heures, à la pratique d'un instrument non africain, le violon. En retour, la région Auvergne devrait accueillir prochainement un musicien béninois qui, à son tour, initiera des musiciens français à des instruments béninois. Ou encore, en 2015, le Centre a accueilli un atelier de formation au journalisme culturel suivi par une trentaine de jeunes apprentis journalistes.

En moins de trois ans, le Centre Arts et Cultures de Lobozounkpa est devenu un lieu incontournable de l'activité artistique au Bénin. Deux facteurs peuvent expliquer cette réalité. La détermination et la générosité de Robert Vallois et du collectif des antiquaires de Saint-Germain-des-Près, mais leur engagement au Bénin, n'est pas dû au hasard, ils ont compris que le Bénin, l'un des plus petits pays d'Afrique, est aussi l'un des plus riches au plan culturel et artistique, un des plus importants aujourd'hui par sa production artistique contemporaine au moment où, comme on le voit cette année à Paris par la multiplication des expositions et manifestations mettant l'Afrique à l'honneur, l'art contemporain africain commence enfin à occuper la place qu'il mérite sur la scène internationale.

Oui, le continent africain est d'une richesse culturelle et artistique impressionnante et l'art est appelé à devenir un facteur essentiel de son développement économique, en particulier au Bénin, ce petit pays autrefois surnommé «Le Quartier Latin de l'Afrique».

- 1 - «Anthologie de l'art africain du ^{XX}^e siècle», Éd. Revue Noire - 2001
- 2 - Vons : abréviation, désignant au temps de la colonie, les Voies Orientées Nord/Sud. Aujourd'hui, une (ou un) von est une rue, en général non asphaltée, quelle que soit son orientation.
- 3 - Couvent : Lieu des cultes Fon et Yoruba traditionnels.
- 4 - Les Eguns (revenants) : Sociétés secrètes relevant du culte des morts qui reviennent périodiquement visiter leurs descendants sur terre.
- 5 - Gèlèdés : Sociétés secrètes dirigées par des femmes. «Les yeux qui ont vu le Gèlédé ont vu le spectacle ultime» (oju to ba ri Gelede, ti de opin iran).
- 6 - Les Zangbetos considérés comme les gardiens de la nuit ont la forme d'un cône de paille qui virevolte sans apparente présence humaine à l'intérieur.
- 7 - Jean-Loup Pivin, directeur de la Revue Noire, dans «Anthologie de l'art africain du ^{XX}^e siècle», 2001.
- 8 - Bocio : Sculptures très simples ayant un rôle protecteur. Un long morceau de bois dont la partie supérieure était grossièrement taillée en forme de tête. Elles représentaient un individu, un mort, un esprit. Aujourd'hui, les «bocio» ont presque disparu, vendus dans le marché de l'art occidental, dépouillés de leurs valeurs spirituelles. [Gérard Quenum, artiste béninois]

FOCUS SUR LES 14 ARTISTES INVITÉS

Par André-J. Jolly – Co-commissaire de l'exposition



EDWIGE APLOGAN - Drapé Apithy 2011. Photographie : Gérard Houadjeto-Giorgi

EDWIGE APLOGAN

Edwige Aplogan est une «activiste». Au Bénin, elle organise des expositions, accueille des artistes en résidence sur sa grande terrasse, les encourage, écrit sur leur travail. Et elle prend la parole : «Un artiste, quel qu'il soit, a vocation à une certaine universalité. Cependant, l'artiste africain, asiatique, européen existe aussi géographiquement, donc aussi politiquement, et il est amené à revendiquer plus une identité qu'une nationalité : c'est sa vision du monde et des peuples qui témoignera de son identité recomposée».

Au début, elle peignait. Sur du papier de sacs de ciment fixé sur du grillage de moustiquaire. Des œuvres traduisant la sensibilité d'une artiste encline au partage, au souci des autres comme elle l'a prouvé dans son autre métier, celui d'avocate au barreau de Paris, au service des déshérités et des migrants en difficulté. Puis, en 2007, Edwige Aplogan crée ses premiers Légbas lumineux, en acrylique. En 2010, elle se lance dans de grandes installations de «drapés» in situ.

«Ces habillages de monuments ou de lieux de mémoire avec des drapeaux des pays africains et des Caraïbes sont à relier au cinquantenaire des indépendances des pays africains francophones. Ce projet a évolué au fil des années et les drapés du cinquantenaire ont inclus la mémoire de l'esclavage. Le dernier habillage en août 2016 est celui du Petit musée de la Récade créé par Robert Vallois au Centre Arts et Cultures. Cette installation rendait compte de l'histoire personnelle d'un homme, un antiquaire ayant choisi le Bénin pour y implanter un lieu de création artistique enrichi d'un musée dans lequel sont regroupés des symboles de la royauté et des objets qu'il a collectés puis restitués au pays. Cette nouvelle intervention à Nice, à la Villa Arson, dans le Centre d'art et dans le jardin, mettra aussi en exergue les drapeaux des pays africains et ceux de la diaspora. Notre propos est de réitérer cette présence de l'Afrique plurielle dans une ville multiculturelle qui laisse encore à l'écart des communautés faisant cependant partie intégrante d'une France encore frileuse de son histoire mouvementée avec les pays africains francophones. Dans le Centre d'art, les murs intérieurs porteront aussi cette affirmation d'une communauté mondiale globalisée qui, tout en étant revendicative, exprime une ouverture et une proximité avec l'autre, l'hôte. Au sol, des coupures de billets de franc CFA (monnaie des pays d'Afrique de l'Ouest, anciennes colonies françaises). Cette monnaie arrimée à l'euro, donc à la France, maintient les pays africains francophones dans une relation dominant/dominé et reste un des derniers vestiges d'une colonisation qui tarde à être abolie».

Edwige Aplogan a réalisé 10 expositions individuelles en Afrique et en France et a participé à de nombreuses expositions collectives (Bénin, Brésil, France, Sénégal, Maroc, Cap Vert, Portugal, Afrique du Sud, Haïti, Ghana).



ASTON - Le voilier des temps, 2016. Technique mixte - 260 x 280 x 65 cm . Courtesy : Centre Arts et Cultures, Cotonou

ASTON

Serge Aurélien Tehogbola Mikpon dit «Aston»

Il est musicien et depuis plus de 20 ans, entre deux répétitions, ou bien tôt le matin, Aston parcourt les plages, les rues, les ruelles, les chemins de traverse, les décharges et ramasse tout ce qu'il trouve – enfin, presque tout – et, en tout cas, une multitude d'objets abandonnés. De retour dans sa caverne d'Ali Baba, il fait naître des milliers de personnages à partir de ces objets récupérés. Son propos est parfois léger mais aussi dénonciateur quand il fait une installation de plus de 4000 pièces pour dénoncer l'esclavage par exemple.

Il nous livre aussi un second message : la surconsommation de «choses» dérisoires et jetables pollue notre planète qui commence à étouffer sous l'accumulation des déchets. Ne sommes-nous pas les victimes, les esclaves plus ou moins consentants, les complices de cette société qui méprise la nature et où l'homme n'est plus rien, et l'argent tout ? Aston a exposé en Afrique, en France, au Brésil et au Portugal. Son installation *Stupide et inutile* qui revisite la question de la traite négrière, acquise par le Musée Afro-Brasil de São Paulo en 2007, est l'objet de critiques particulièrement

élogieuses de la part de la presse et du public brésiliens. En 2012, il a reçu le 1^{er} prix de la «Biennale Regard Bénin», pour son installation *La solution finale* sur le thème de la Shoah.

En 2015, il expose pour la première fois son installation *Skulls & Bones* à l'UNESCO à Paris. «Mon installation comporte 7 niveaux. En haut, c'est le G8, les très riches, la Banque Mondiale, le Vatican, les politiciens les sectes religieuses. Au lieu de financer écoles, hôpitaux, culture, logement, ils mettent le feu, pillent le monde, oppriment, tuent. Niveau 2, un gouffre : pas facile de passer au niveau 1. Niveau 3, le feu, guerres, exterminations. En 4 : les morts. Niveaux 5 et 6 : malades, handicapés, orphelins, prisons, les laissés-pour-compte. Niveau 7 : les mers et les déserts. Des gens se mettent en route dans des directions inconnues, des eldorado, mais rencontrent la mort en chemin. En bas, il y a la mer, même sur la mer, il y a le feu : Irak, Afghanistan, Syrie, Libye, etc. Les *Skulls & Bones* mettent le feu et après viennent jouer les pompiers. Il y a des ficelles : les riches tirent les ficelles de tout ce qui existe».

En 2016, il revient sur le thème de l'esclavage déjà abordé en 2007 avec *Stupide et inutile*, et ensuite en 2011 au Musée du Nouveau Monde à La Rochelle avec une première «caravelle négrière». En décembre dernier, il expose au Centre Arts et Cultures de Lobooukpa une nouvelle version de cette caravelle négrière : *Le Voilier des temps*, transporté à Nice pour la présente exposition.



DAAVO, Tomiton (Notre Pays), 2016. Technique mixte 65 x 250 x 250 cm. Photographie : Dominique Zinkpé. Courtesy : Centre Arts et Cultures, Cotonou

DAAVO

Gaël Sankara Daavo

Les dons de Daavo pour le dessin ont été très tôt remarqués par ses professeurs qui lui demandaient de faire au tableau des croquis pour illustrer les sujets abordés dans leurs cours.

Il aurait tout naturellement voulu s'orienter vers des études artistiques, mais son père, pensant que son talent lui serait plus utile dans des dessins de plans et de bâtiments, l'inscrit de force dans une école de génie civil. Six ans plus tard, muni d'un CAP puis d'un diplôme universitaire, spécialité BTP, il fait ses premières armes professionnelles comme responsable du chantier de construction d'un hôtel à la frontière du Togo. Mais il n'abandonne pas sa passion pour les arts plastiques. Il peint, sculpte le bois, encouragé par ses premières ventes et par son entourage. En parallèle, il s'inscrit en 2012 pour une licence en arts plastiques dans le nouvel Institut National d'Arts et d'Archéologie de l'Université Nationale du Bénin. Son appétit de connaissances le conduit également auprès de l'artiste Euloge Glèlè pour s'initier à la terre cuite ou encore à la sculpture du métal dans un atelier au Nigeria, à la Fondation Bruce Onokrahpéa.

Daavo s'insurge contre la pratique courante à Cotonou qui consiste à brûler, un peu n'importe où, les déchets. «Je récupère pour trouver des objets qui serviront dans les installations, mais aussi pour participer à l'assainissement de ma ville et éviter que ces objets ne soient brûlés. Les gens oublient qu'ils vivront sous la menace d'une couche d'ozone qui se dégrade de plus en plus. Pour moi, il n'y a pas de petit pollueur».

La récupération est la base de son installation *Tomiton* en langue Fon, qui signifie «Notre pays». La récupération et sa sensibilisation, à travers la formation voulue par son père, à l'architecture et aux questions d'urbanisme. «Il s'agit de montrer l'environnement dans lequel nous vivons sous une forme de maquette et cet ensemble est une représentation d'un quartier imaginaire d'une ville citadine de l'Afrique – Cotonou, en tenant compte de toutes ses réalités.

Le message que je veux passer c'est d'abord exhorter les populations à faire des actions dans le but de rendre notre cadre de vie propre et esthétique. Les autorités de nos villes ne montrent que le meilleur côté des quartiers chics alors que les populations à la base vivent dans une insalubrité et un désordre urbain sans précédent du fait d'un développement mal structuré. Moi je propose une vision globale à travers cette installation, ceux qui l'ont vue sont d'avis que c'est à cela que ressemble leur ville. Sauf le maire actuel qui a dit que ce n'était pas sa ville. Mais nous sommes contents car même si il ne l'avoue pas, il a entendu des habitants lui dire que c'est effectivement l'image qu'a leur ville. Pour ma part j'espère que les autorités prendront des initiatives pour offrir un cadre de vie qui ne mette pas en danger les générations à venir car l'avenir dépend des choix que nous faisons aujourd'hui».

BENJAMIN DÉGUÉNON

Adolescent, Benjamin dessinait sur les murs, sur les troncs d'arbres, avec de la craie, avec du charbon. Toutefois, il ne considérerait pas cela comme des graffitis. A partir de 2004, il fréquente l'atelier de Dominique Zinkpé et s'initie à la sculpture.

Des boîtes de conserves ou des plaques de tôles martelées, découpées, arrachées, des morceaux de pagnes multicolores patiemment rassemblés, ajustés les uns aux autres, collés, cousus. Façonnés par Benjamin Déguénon, le métal et le tissu se muent en êtres hybrides, mi-humains mi-animaux – des «chimères», comme il les appelle lui-même. Ces sculptures, Benjamin Déguénon ne les perçoit pas comme des œuvres individuelles, mais comme un peuple multicolore, protéiforme auquel il donne vie à partir des déchets engendrés par la société de consommation. Il y a dans la démarche de Benjamin Déguénon une forte implication humaniste et écologique. Pour l'une de ses premières expositions personnelles intitulée *Audience*, il avait créé un tribunal d'animaux de fer venus juger les actes, comme les jets de pierre, dont lui-même, enfant, s'était rendu coupable à leur égard : «J'ai fait revivre ces animaux mutilés, blessés pour qu'ils me jugent et qu'enfin ils m'accordent leur pardon».

«Mon installation a pour titre Stop, Ma Pa Ta [Ma matière première n'est pas ta matière]. Rendons à César ce qui est à César et... à Dieu ce qui est à Dieu. Avec Stop, Ma Pa Ta, je veux dénoncer la manière dont les ressources, en particulier minières, du continent africain, sont exploitées dans le mépris des peuples par les compagnies étrangères. A quand la fin d'une telle manipulation des africains comme des marionnettes ? C'est aussi pour moi, à travers cette installation, une occasion de rendre hommage aux victimes passées de l'esclavage. Ce qui explique la présence de cannes à sucre représentant les travaux forcés dans les plantations aux Amériques».

Benjamin Déguénon a, à son actif, plusieurs expositions individuelles en Afrique et en France ainsi que bon nombre d'expositions collectives.



Benjamin DÉGUÉNON - Stop Ma Pa Ta (Ma matière première n'est pas ta matière). 2015. Métal, objets de récupération. 270 x 210 x 400 cm. Courtesy : Galerie Vallois, Paris

KIFOULI DOSSOU

Kifouli Dossou travaille au cœur de la communauté Nago Yoruba qui pratique le culte féminin des Gèlèdè. Les grands événements qui ponctuent la vie de la communauté (récoltes, mariages, naissances, décès) donnent lieu à des cérémonies rythmées par les chants et les danses masquées. Selon le peuple Yoruba «*Les yeux qui ont vu le Gèlèdè ont vu le spectacle ultime* (oju to ba ri Gelede, ti de opin iran)». Depuis plusieurs générations, c'est au sein de la famille Dossou que naissent les principaux sculpteurs des masques cérémoniels Gèlèdè. Et c'est naturellement auprès de ses frères que Kifouli s'est initié à l'art délicat de la sculpture, art que lui-même a enseigné par la suite à ses neveux.

Les masques ont des caractéristiques communes comme des yeux en amande et trois courtes scarifications sur les joues ou le front. La partie inférieure du masque évoque le visage calme d'une femme. La partie supérieure est au contraire très vivante et liée à la créativité de l'artiste. Elle est le symbole des pouvoirs intérieurs des femmes. Kifouli Dossou a transcendé la fonction strictement cérémonielle, sacrée, des masques Gèlèdè pour leur donner un caractère artistique jusque là inédit. Il y représente des scènes de la vie quotidienne aussi bien que des scènes totalement imaginaires où les animaux – serpents, rats, oiseaux – jouent un rôle important. Toutefois, si nombre de ses masques ne pourraient être utilisés dans le cadre des cérémonies, il n'y a rien d'irrévérencieux dans sa démarche, puisque, bien au contraire, c'est dans la tradition Gèlèdè qu'il puise son inspiration. «*Je suis un sculpteur de Gèlèdè. Dans ma tradition, le Gèlèdè est sacré, il est montré lors des cérémonies pour des rituels. Je m'inspire de ma tradition pour essayer d'éduquer, pour essayer de sensibiliser.*»

Kifouli Dossou sculpte dans le bois, principalement les bois appelés le Hlan Can Cui, le Kpon-Kpon et le Mérina. Après avoir sculpté le masque, Kifouli Dossou le peint ou, plus rarement, le laisse à l'état brut. Il réalise aussi, à présent de très grandes sculptures, des «colonnes» de plus de deux mètres de hauteur, telles celles acquises en 2008 et 2015 par le Musée Afro-Brésil de São Paulo.

Kifouli jouit aujourd'hui d'une renommée internationale. Ses œuvres se trouvent dans de nombreuses collections publiques et privées (Musée Afro-Brésil, Musée de la Fondation Zinsou, Collection Jean-Yves Angel, entre autres).

Les cérémonies Gèlèdè ont été inscrites en 2008 par l'UNESCO au patrimoine immatériel de l'humanité.



Kifouli DOSSOU - La Classe. Bois, peinture, 45 x 38 x 38 cm. Photographe : Philippe Herbillot. Courtesy Galerie Vallois / Jean-Yves Angel



Kifouli DOSSOU - Les animaux. Bois, peinture, 43 x 34 x 34 cm. Photographe : Philippe Herbillot. Courtesy Galerie Vallois / Jean-Yves Angel

EULOGE GLÈLÈ

Euloge Sénoumantin Ahanhanzo Glèlè

Ce descendant des rois d'Abomey, après avoir débuté par le dessin, s'est très tôt consacré à la céramique. Après un passage, en tant qu'apprenti, auprès du maître Cyprien Tokoudagba, Euloge Glèlè a rapidement conquis son indépendance pour travailler et peindre la terre cuite avec une extrême minutie.

Pour ses terres cuites, Euloge Glèlè puise son inspiration dans la vie quotidienne de ses concitoyens. Les danseuses, tresseuses de cheveux, conducteurs, maraîchers ou encore des familles entières juchées sur une moto (les zemidjans) servent de sujets pour ces figurines travaillées au couteau, peintes ou laissées à l'état brut. Le cultuel y tient une place particulière : plusieurs de ses sculptures sont consacrées aux divinités du culte des Vodun et aux revenants, les Egun.

A propos de son installation *Esclaves, nous le sommes tous*, Euloge Glèlè explique : «*Au milieu, il y a 5 têtes. Chacune représente un continent et ses dirigeants. Le constat que je fais est que ce sont les dirigeants qui traitent leurs peuples en esclaves. Les mains, ce sont les peuples en cercle autour de leurs dirigeants. Des mains noires, jaunes, blanches... C'est pour parler de la couleur. Que ce soit en Afrique, en Asie, un peu partout les gens souffrent. Ils ont les mains tendues vers leurs dirigeants pour réclamer leurs droits. Il y a des mains qui mènent à la grande sculpture intitulée Je veux. Je veux mes droits. Les mains en cercle sont en couleur, celles de la sculpture sont couleur terre, c'est pour dire que sur cette*

terre, quelle que soit notre couleur, nous sommes Un. C'est le même sang qui coule dans nos veines».

Derrière l'apparente image d'une vie africaine «folklorique» que peut donner au spectateur inattentif son travail, Glèlè cherche à sculpter les «*choses qui sont derrière les choses*». C'est ainsi que tout en continuant à immortaliser la vie des Béninois il a développé une forme d'expression plus symbolique. En témoigne également ici son œuvre *Bonheur ?*, où des cauris – ces coquillages auxquels l'on prête des pouvoirs divinatoires –, ou encore des pièces de monnaies donnent à l'œuvre une puissante étrangeté.

Ses œuvres ont été exposées au Bénin, en Belgique, au Brésil et en France.



Euloge GLÈLÈ - Esclave, nous ne le sommes pas tous 1, 2015. Technique mixte (Terre cuite, peinture acrylique, vêtements) 350 X 210 cm. Courtesy : l'artiste

KORBLAH

Richard Afanou Korblah

Des origines béninoises, togolaises, ghanéennes, ivoiriennes... Est-ce dans ce métissage qu'il faut trouver l'origine de l'ouverture aux autres et de la compassion qui animent l'art de Richard Korblah ? Car Korblah (aussi appelé RAK), est un artiste engagé, tant en faveur de l'écologie que de l'humanitaire et du dialogue des cultures.

Après le retour de sa famille au Bénin, RAK participe à des ateliers, en particulier à ceux de Boulu'Art, organisés par Dominique Zinkpè. Puis il réalise des travaux dans un monastère à Abomey et participe à ceux de la Basilique de Das-sa-Zoumé où il rencontre le peuple Peuhl. C'est ainsi qu'en 2012, il est témoin des discriminations dont sont victimes les Peuhls, fortement marginalisés, tant au Bénin que dans les autres pays d'Afrique de l'Ouest où ils sont présents. En ethnographe-artiste, Korblah part à la découverte des coutumes et des rites de ce peuple nomade. Il assiste à leurs cérémonies, notamment celle nommée Coodja qui est un rite de passage des jeunes hommes dans le monde des adultes, symbolisé par la flagellation. La flagellation comme métaphore de la transcendance de la douleur physique pour la quête d'un idéal.

Dès lors, il glorifie cette culture largement méconnue dans des sculptures grandeurs nature réalisées à partir de métal, de bois, de tissus et de pigments naturels. Il lui donnera une visibilité qu'elle n'avait jamais eue dans sa première grande exposition individuelle, intitulée *Coodja* à l'Institut Français de Cotonou en 2012. De la même manière, il aborde d'autres problématiques contemporaines comme le déplacement des populations, la domination des femmes par les hommes, l'exploitation des enfants.

«*L'installation que je présente s'intitule Des ponts, pas des murs. Elle porte sur les victimes des conflits, esclaves des frontières, des réglementations qui cherchent à contrôler les mouvements des populations. Elle parle des déplacés, victimes des conflits armés, des religions, de la politique ou des problèmes économiques. Victimes aussi dans les régions et des pays où ils cherchent refuge. La souffrance est leur quotidien. Dans l'installation, quatre personnages sont entourés de leurs colis, immobiles, comme dans l'attente d'une liberté incertaine*». La sculpture *Coiffure paysanne universelle* dénonce le problème du manque d'eau en Afrique. «*Il y a des régions où on voit les femmes chargées de bidons pour aller puiser de l'eau au loin, à longueur de journée. Il y en a tellement qu'on ne voit plus leurs cheveux*». Avec *Qui suis-je ?* Richard s'interroge. «*Un ami, voyant mon travail me dit que ce n'est pas contemporain, mais primitif. Je lui réponds que je ne suis pas plus dans le contemporain que dans le primitif. Je fais mon travail. Et du coup, je me pose la question : Qui suis-je ?*»

Korblah a exposé à Miami, en France, à Cuba et à plusieurs reprises au Bénin.



Richard KORBLAH - Coiffure paysanne universelle, 2015. Technique mixte 84 x 100 x 62 cm. Courtesy : Galerie Vallois, Paris.



Charles Placide Photographie - Fête de vodoun, Bénin, Godomey, 2017. Courtesy : l'artiste

CHARLES PLACIDE

Charles Codjo Placide Tossou

Charles Placide est photographe. Quand on parle photo, on parle image et la première image de lui qui vient à l'esprit, c'est un sourire éclatant, rayonnant, permanent, une bonne humeur immuable et communicative.

D'abord apprenti auprès de son aîné Eric Ahounou, Charles Placide a poursuivi sa formation dans divers stages et ateliers au Bénin, au Sénégal et au Mali. En 2001, il s'initie au traitement numérique de l'image à l'Agence Enguérand à Paris. Au Bénin, la photo de presse qui a longtemps été son activité principale est aujourd'hui complètement dévaluée. Il faut trouver d'autres activités : photos de spectacles, mariages, photos des œuvres d'art de ses amis plasticiens. Préserver et garder le sourire dans ces conditions difficiles : il faut être optimiste et passionné.

Et c'est sa passion pour la photo qui le fait arpenter les rues de Cotonou, les marchés, les lieux des cultes ancestraux, les fêtes traditionnelles, emmagasinant des milliers d'images. C'est un regard tendre et critique quand ses images parlent des enfants des rues. C'est un regard fier quand il nous montre, dans les cérémonies et cultes traditionnels, sur les visages de ces personnes d'un certain âge, toute la noblesse des Fon, Yoruba, Mina et autres ethnies qui composent le kaléidoscope de ce «petit-grand pays» qu'est le Bénin.

C'est parmi les centaines de photos faites récemment par Charles Placide dans les grandes fêtes traditionnelles dédiées au culte ancestral des «voduns» qui ont lieu à Abomey, à Porto Novo et en particulier en janvier sur la plage de Ouidah, à l'endroit où, pendant quatre siècles, ont été embarqués et déportés vers les Amériques des centaines de milliers d'esclaves, que nous avons choisi les images présentées ici. Choix difficiles, douloureux, devant ce foisonnement de couleurs, ces danseurs et danseuses dans l'exubérance de leurs poudres ou de leurs transes. Il y a quelque chose de dionysiaque dans cette ferveur populaire que Charles Placide a su capter.

Quand on pense photographie au Bénin, on pense forcément à Pierre Fatumbi Verger, le premier, dans les années 1930, à nous montrer des africains autrement qu'en portraits anthropologiques de face, de profil, en pied, photos rigides pour catalogues coloniaux. Les photos en noir et blanc de Verger, c'est le mouvement, la danse, les fêtes, la joie, la liberté, la vie. Verger accomplissait une véritable révolution dans le regard que le monde portait sur l'Afrique. En 2009, Charles Placide effectue une résidence de plusieurs mois à la Fondation Pierre Verger à Salvador de Bahia (Brésil), accomplissant un pèlerinage aux sources de la photo d'Afrique, photographiant et recueillant les témoignages d'amis du vieux sage décédé en 1996.

Les photos en couleur de Charles Placide prouvent que la révolution entamée par Pierre Verger a porté ses fruits.



PSYCOFFI - Equilibré, 2017. Huile et acrylique sur toile 100 x 100 cm. Courtesy : l'artiste

PSYCOFFI

Stéphane Vlavonou dit «Psycoffi»

Après un Bac littéraire en France, Stéphane Vlavonou entame des études en vue de devenir professeur d'arts plastiques. Déçu par les concepts esthétiques qu'on lui impose et qu'il pressent être ceux qu'il devrait enseigner, il abandonne la faculté et est admis à l'École des Gobelins à Paris où il étudie le dessin animé. Il commence à travailler pour des films d'animation.

Trois mois plus tard, victime d'un très grave accident de moto, il passe six mois à l'hôpital et en ressort avec un handicap visuel qui le contraint à renoncer au dessin d'animation. Il se tourne alors vers la peinture. Psycoffi est né.

«C'est mon accident qui m'a amené à la peinture. Après l'accident, je suis venu ici à Cotonou voir la famille. Là, je me suis rendu compte qu'avant, je dessinais «tordu» mais réaliste, et qu'après, à cause de mon problème de champ visuel, je dessinais toujours tordu mais beaucoup moins réaliste. En 2012, j'ai décidé de m'installer au Bénin, le pays de mon père. Evidemment, je voudrais continuer à pratiquer la peinture et vivre de mon art. Avant, je ne donnais pas de titre à mes peintures, chacun pouvant entrer dans mes tableaux selon son propre «moi».

Quand il met un titre, c'est une vision passagère, non contraignante pour le spectateur, plutôt une invitation au voyage. «J'aspire à faire apparaître le poids physique et psychologique de l'être humain. Mon ambition est de les mettre ensemble afin de faire ressentir l'instinct et les sentiments des personnages, l'humilité. En ce moment, j'essaie d'associer la peinture et l'animation et de créer des «peintures animées»».

Psycoffi s'affirme en mêlant un réalisme plus ou moins cartoonesque et un rendu brut qui tend vers l'abstraction, comme on le voit dans les 4 tableaux exposés à la Villa Arson et dans la grande fresque qu'il prépare actuellement autour de l'idée de «la corpulence humaine dans toute sa splendeur : enfants, hommes, femmes de tout âges et avec différents états d'âmes (criards en général) et une tonalité liée au thème à la naissance». «Pour moi, l'art permet à la fois de s'isoler du monde, de se cacher, mais aussi de s'extérioriser».



Gérard QUENUM - Voyage vers Mars, 2015. Technique mixte (barque, têtes de poupées) 575 x 108 x 60 cm. Courtesy : Galerie Vallois, Paris

GÉRARD QUENUM

Gérard K. Spéro Quenum

Gérard Quenum est l'un des principaux représentants de la génération d'artistes contemporains béninois qui, à la suite des précurseurs que furent dès les années 1980-90 Cyprien Tokoudagba, Georges Adeagbo ou, plus récemment, Romuald Hazoumè, exposent en dehors des frontières de leur pays et au-delà du continent africain.

En 2008, le British Museum a fait l'acquisition de sa sculpture *Femmes Peulh*. Son travail est présent dans de nombreuses collections publiques (Brésil, États-Unis, Suisse, etc.) et privées.

Gérard Quenum a commencé son activité d'artiste en faisant des assemblages insolites à partir d'objets récupérés parmi lesquels de vieilles poupées. C'est dans les rues de Porto Novo qu'il récupère les poupées abandonnées. Est-ce parce que, encore très jeune, il a dû quitter l'école pour travailler que devenu artiste il s'est attaché à l'un des principaux symboles de l'enfance ? Toujours est-il que ces figurines peuplent son œuvre, tant dans ses sculptures que dans certaines de ses toiles.

Ces poupées, aux têtes brûlées au chalumeau, aux yeux sortis des orbites et aux cheveux partiellement arrachés, provoquent dans un premier temps un certain effroi chez celui qui les observe. Comment ne pas songer au vodun et aux rites - réels ou fantasmés - de cette religion ? Pourtant bien que sa grand-mère ait été une prêtresse de l'ancienne religion animiste du Dahomey, ce n'est pas ce que Gérard Quenum représente dans ses œuvres, mais bien la persistance du poids de ses symboles dans la société béninoise.

«Bateaux, immigration de masse, j'appelle aussi cette installation Voyage vers mars. Quand on voit des gens qui quittent leur pays pour aller sur un autre continent, c'est comme s'ils quittaient la terre pour aller sur une autre planète. C'est comme une fiction, comme si les gens qui en ont les moyens se battaient pour quitter la terre afin d'échapper à la pollution, au réchauffement climatique, parce que la terre est devenue invivable. Alors, ils auraient l'espoir que sur une autre planète, sur Mars, ce serait mieux. Cette fiction devient réalité avec ceux qui essaient par tous les moyens de traverser les mers pour échapper aux guerres, à la pauvreté, à la violence et aussi à la pollution, à l'avancée des déserts. Les gens sont désespérés. Ils risquent leurs vies pour aller vers «Mars».

L'Équilibriste est un des premiers travaux de Gérard Quenum. Une scène de cirque ? Peut-être, mais aussi une métaphore de la fragilité de l'existence humaine.



PRINCE TOFFA - Robe bleue, 2016. 150 cm. Sachets plastiques. Courtesy : Galerie Vallois, Paris

PRINCE TOFFA

Artiste atypique, peintre, styliste et costumier, Boris Abbas Prince Toffa, originaire de Porto-Novo, comme l'indique son nom qui est l'homonyme du dernier roi de Porto-Novo, sculpte littéralement des costumes à partir de cannettes, de sachets, de sacs de jute et de matériaux plastiques.

«Certes, dit Prince Toffa, c'est du matériel utilisé et déjà jeté au dépotoir, mais qui n'a pas encore dit son dernier mot. Je le récupère et lui redonne vie. Ceux qui ont de belles maisons, galeries ou autres cadres appropriés, le rachètent pour embellir leur local».

S'agissant de Prince Toffa, on a même du mal à parler de matériaux de récupération car il utilise leur texture pour en détourner totalement l'apparence. Il anoblit ces objets en créant des vêtements d'une finesse et d'une beauté remarquables, des robes à grandes collerettes, élégantes et scintillantes. Il est dans la métamorphose de l'objet, à l'instar d'El Anatsui (Lion d'Or de la 56^{ème} Biennale d'Art Contemporain de Venise en 2015), artiste ghanéen résidant à Londres et au Nigéria qui réalise d'immenses et somptueuses tapisseries métalliques faites essentiellement de capsules. Avec ces deux artistes, il ne s'agit plus de récupération, ni même de protection de l'environnement : nous sommes dans l'élégance et la brillance, la grâce et le style, dans la transcendance.

Et Prince Toffa ne se contente pas de concevoir et de réaliser des costumes : il leur donne vie au travers de performances

artistiques où, arborant ses créations, il avance hiératique au milieu des spectateurs. Le contraste entre le caractère féminin de certaines de ses pièces – robes au profond décolleté, jupes, traînes, etc. – et le corps athlétique du grand sportif qu'est l'artiste aux muscles saillants (un corps sculpté par la pratique de la boxe et le service d'ordre dans les bars de prostituées du quartier de Jonquet à Cotonou), intrigue et interroge. Cette dissonance transgresse les codes de la société patriarcale africaine.

Parmi ses dernières apparitions, toujours très remarquées : Hall de l'UNESCO et rue de Seine à Paris devant les Galeries Vallois en 2015, Centre d'Art Contemporain du Château de Tanlay en 2016, défilé de mode à l'Institut Français de Cotonou en 2016.

«Je veux devenir immortel, ce n'est pas que je ne veux pas mourir, je ne parle pas de ça, mais je veux griffer mon passage...»



Julien VIGNIKIN - Masque zèbre, 2017. Acrylique sur douves de tonneau 96 x 74 cm. Courtesy : l'artiste

JULIEN VIGNIKIN

A l'âge de 10 ans, Julien Vignikin quitte le Bénin pour la France où, après ses études secondaires, il intègre l'École des Beaux-Arts de Dijon. A partir de 1990, il expose fréquemment en Bourgogne et à Paris. En 2014-15, son installation *Le Dîner des fantômes* au Musée Dapper à Paris, dans le cadre de l'exposition «L'art de manger, rites et traditions», sera très remarquée. «Des clous comme ceux qui semblent s'enfoncer dans notre estomac lorsqu'on crève la dalle. Engagé, l'artiste dénonce la malnutrition au Sud et la surconsommation au Nord»¹.

«La table est saturée de clous, pour exprimer la douleur, contrairement à l'Afrique où il sont utilisé pour conjurer le mauvais sort. Il y a une seule assiette et un verre vides. Ça veut dire que le repas non seulement est inaccessible mais aussi qu'il se prend seul. Certaines personnes ne sont pas conviées à manger et deviennent comme des ombres fantomatiques, d'où le titre : Le dîner des fantômes.»² La matière des dernières créations de Julien Vignikin est faite de douves de tonneaux. «Il parle de son histoire : avec ces lattes, l'artiste a procédé à un amoncellement par strates. Il fait émerger son appartenance et ses racines doubles : franco/bourguignonnes et béninoises». Ainsi apparaissent des masques franchement africains aussi bien que des structures très colorées, festives, presque abstraites, même s'il les nomme également «masques» derrière lesquelles se dissimulent peut-être les multiples visages d'un artiste qui joue avec ses identités plurielles.

«Julien Vignikin a cette qualité de revisiter les croyances avec un génie exceptionnel. Chacune de ses pièces nous propulse dans un univers rempli de mystères et de secrets. Clous, objets coloniaux, archives de guerre, amulettes, cauris... Ce folklore revisité et savamment maîtrisé s'intègre dans un discours contemporain qui dialogue aisément avec le passé. A travers ses installations et ses peintures, Vignikin interroge le suprématisme russe des années 1910 incarné par Malévitch, avec sa série de peintures intitulée «croix» (2009), questionne également les métaphores d'aujourd'hui et les croyances traditionnelles du Bénin. Les clous forment dans ses peintures des motifs à part entière et deviennent matière, tout en s'appuyant sur la double signification propre à la culture Vodoun et leur fonction première dans l'artisanat. Ce jeu, entre symboliques, énergies mystiques et objet d'art repousse les limites de son discours artistique vers un nouvel héritage culturel riche et singulier.»³

1 - Détours des mondes (27/10/2014)

2 - Julien Vignikin sur TVNewsartToday

3 - Virginie Ehonian sur africanlinks.net (09/01/2017)



Didier VIODÉ - Douze dessins de la série Migrants, 2016. Encre de chine sur papier. 50 x 65 cm (chaque). Courtesy : l'artiste

DIDIER VIODÉ

Ce n'est qu'une fois au lycée et suite à des rencontres avec des artistes béninois que j'ai réellement commencé à m'intéresser de plus près à l'art. Grâce à ces échanges, j'ai pu participer à ma première exposition collective «Sid'art» à Cotonou.

Après un séjour bref à l'INSAAC (Institut National Supérieur de L'Art et de l'Action Culturelle à Abidjan), il s'inscrit aux Beaux-Arts à Besançon. Peintre, plasticien, vidéaste, photographe, caricaturiste, dessinateur de BD, Didier Viodé tire son inspiration des médias, de la rue, de son environnement, des rapports Nord/Sud mais ne cherche pas à s'exprimer en fonction de ses origines. *L'artiste est avant tout un citoyen universel. J'aime notre humanité, même si parfois «l'Homme est un loup pour l'Homme», l'Humain peut être aussi bon... C'est cette humanité-là qui me motive tous les jours et qui m'encourage dans mon combat artistique.*

C'est ce sens de l'altérité qu'on retrouve dans ses dessins de la série *Migrants* où s'exprime sa révolte face à la détresse de ces populations jetées par la guerre ou la famine sur les routes enneigées d'un occident seulement capable de leur opposer ses barbelés.

«Tout de l'esprit de sa peinture et de sa démarche artistique, sa spiritualité, son humanité est contenu dans ce verbe «Soudre» qui est à prendre dans son acception étymologique latine solvere, qui signifie : d'abord «détacher, délier», puis «payer, s'acquitter d'une dette», «désagréger, dissoudre» et, enfin, «résoudre, trouver la solution». .../.... Se faire à la fois passeur du sens, voyant et voleur de feu en donnant une grande disponibilité du sens au monde qui se désagrége sous nos yeux. Un monde où la quête du sens nous taraude face aux images insoutenables de ces marcheurs qui apparaissent comme libérés par le ventre de l'Atlantique. «Les marcheurs», justement, ces migrants sur le chemin de l'Espérance, ces «luteurs» qui bravent les éléments naturels, la mort, l'indifférence, le mépris et fuient la guerre à Alep en Syrie, en Irak, en Afrique ou ailleurs, deviennent à travers le génie créateur du peintre, une allégorie de la vie, une sublimation de ce que l'homme a d'essentiel : la vie dans son infinie beauté et sa valeur inestimable». [Jean-Michel Nzikou]



Dominique ZINKPÉ - Existence, 2014. Pigments, pastel gras, crayon, acrylique et collage sur toile, 150 x 150cm. Courtesy : Galerie Vallois, Paris

DOMINIQUE ZINKPÉ

Il est impossible de parler de l'art contemporain africain, et plus particulièrement béninois, sans parler de Dominique Zinkpé tant son œuvre et sa personnalité ont influencé de manière durable la création contemporaine africaine. Ce peintre, sculpteur et installateur a permis à toute une génération de plasticiens béninois de s'exprimer et de créer. Dès 1999, il met en place le projet «Boulev'art, artistes dans la rue» qui fait éclore plusieurs jeunes talents. En 2012, il ouvre un lieu de création et de résidences dans sa ville d'Abomey : UNIK. Depuis 2014, à la tête du Centre Arts et Cultures de Lobozonekpa, ouvert aux artistes de tous les continents, Dominique Zinkpé joue plus que jamais son rôle de catalyseur de l'art africain d'aujourd'hui.

«L'œuvre peint de Zinkpé met en scène des personnages d'apparence un peu folle.../... Des scènes de genre, des batailles et même des scènes «galantes» prennent formes peu à peu et donnent à ces dieux de mondes étranges, un côté presque humain. Ils se touchent, se parlent, s'accouplent, et voilà qu'enfin, ils nous ressemblent.../... Point de hasard à la surface de la toile, on se frotte, on s'aime, on se dévore dans l'espace d'une magie vivante et chaude comme le corps d'une femme. Les visages sont des masques, vivants et grimaçants, car il y a Ensor dans cette peinture». [Bernard Dulon, Expert en arts premiers et collectionneur]

Depuis 2006/07, les sculptures de Zinkpé se caractérisent par l'emploi de «lbeji» ou figurines «hòhò» en fon, sa langue maternelle. Ce sont des figures symboles des jumeaux. Considérés comme investis d'un pouvoir particulier, un culte leur est voué. Pour Zinkpé, cette «poupée» est, par conséquent, une des figures de la statuaire africaine la plus imprégnée de son rôle de représentation de l'Homme. Il en fait la matière même de ses sculptures dans une démarche qui fait le lien, ou crée un choc, entre tradition et contemporanéité, entre le profane et le sacré, entre cultes animistes et chrétiens.

«La pirogue que je montre ici, symbolise le voyage. Celui-ci est normalement une décision personnelle, un projet ludique et agréable. Mais, il y a des voyages qui ne sont pas choisis, qui nous sont imposés, tout en restant des voyages. Le sujet de l'esclavage est souvent traité avec des chaînes, des êtres en souffrance. Je veux le traiter de façon plus légère, plus poétique, avec des personnages debout, parés. Le voyage à notre époque contemporaine suppose des passeports numérisés, des moyens de transport sophistiqués. Dans cette œuvre au contraire, il y a dépossession de l'identité, destination inconnue, perte des repères.

Quant au globe, c'est le monde qui contient tous les éléments, la terre, l'air, les mers. Il a été donné en partage à l'homme, à tous les hommes. Mais le partage des territoires n'est pas équitable. Il faut œuvrer pour plus d'harmonie. Il faut réveiller les consciences».

Dominique Zinkpé a, à son actif, près de 30 expositions individuelles et a participé à une cinquantaine de collectives à travers le monde. Citons quelques pays : Bénin, Allemagne, France, Belgique, Canada, Cuba, Afrique du Sud, Japon, USA, Brésil, Autriche et Portugal.

LA RÉCADE MISE À L'HONNEUR À COTONOU

Par **Elise Daubelcour**

Origine et évolutions de la récade

Spécifique au royaume du Danhomè, la récade est l'un des sept symboles d'autorité du souverain fon. Elle est aussi désignée par le terme *makpo* qui signifie « bâton de la rage » en langue fon. Selon les sources orales d'Abomey, rapportées dans l'ouvrage de l'ethnographe Alexandre Sénou Adandé¹, la naissance de la récade résulterait d'un affrontement entre les *Houegbadjavi* ou les *Agassouvi*. Surpris pendant leurs travaux agricoles ils durent s'armer de manches de houes pour combattre et vaincre leurs ennemis. L'outil agraire devenu arme devient à son tour objet de parade quand, flanqué à l'épaule, il rappelle aux adversaires leur victoire et leur courage.

Au fil du temps, la récade est devenue un élément essentiel du royaume, un des attributs nécessaires à la sortie du roi en public avec le pagne tissé ou le parasol. La récade, insigne du pouvoir royal, représente le roi en tout lieu et en tout temps, même après sa mort. Véritable bâton de commandement, représentation symbolique de la personne royale, elle a aussi pour mission de garantir aux destinataires l'authenticité d'un message royal transmis par un messenger. Récade tire d'ailleurs son origine du mot portugais *recado* qui signifie message.

Quatorze souverains, dont une femme, se sont succédés entre 1600 et 1900. Chacun a un « nom fort », devise de son règne et tiré d'une phrase allégorique liée à ses qualités, sa vision politique ou ses projets. Ce « nom fort » est présent sur la lame en métal de leur récade, plus ou moins finement sculptée, le motif variant selon l'emblème.

Le Musée et sa collection

Premier musée au monde consacré à ce symbole de pouvoir, le Petit Musée de la Récade, conçu par l'architecte René Bouchara est majestueux. Ses lignes épurées, le blanc de ses flancs et ses ouvertures en verre laissant filtrer la lumière du jour sur les collections présentées lui donnent un aspect résolument contemporain. Son entrée, surmontée de trois marches et scellée par une vaste porte en bois massif, évoque manifestement les contours d'un trône royal.

Constituée grâce à la générosité de Robert Vallois et du Collectif des antiquaires de Saint-Germain-des-Près, la collection du Petit Musée de la Récade inauguré le 1er décembre 2015 présente un ensemble de quarante-cinq pièces composées de sceptres et d'objets symboliques du royaume danhoméen, dont trente-neuf récades et un somptueux trône d'apparat provenant de Benin City, ancienne cité royale d'Edo située aujourd'hui au Nigeria. Cette collection matérialise la restitution d'œuvres du patrimoine béninois issues des collections occidentales.

Toutes les pièces ne sont pas « historiques », comme le souligne Robert Vallois, mais elles sont « fantastiques ». Certaines d'entre elles sont effectivement remarquables, notamment la récade royale incarnation d'un requin, symbole héraldique du roi Béhanzin (fin XIX^e). Ou celle en ivoire surmontée d'une tête de lion du roi Glélé dont le manche porte une ancienne étiquette manuscrite qui indique qu'elle aurait été trouvée près de son tombeau en 1892. Remarquable aussi le trône d'apparat riche de son iconographie et de la sculpture de ses accoudoirs (fin XIX^e).

Dialogue de pièces anciennes et contemporaines

« C'est au bout de la vieille corde que l'on tisse la nouvelle », dit le proverbe. Dans cet esprit le musée a sollicité les artistes béninois pour revisiter le sceptre royal. Des objets contemporains sont librement associés à la récade et expriment l'intention de l'artiste. Incrustée de trousseaux de clés et de pièces de monnaie, la récade d'Aston tire sa force du buffle et de la protection du bocio² piqué de petits fusibles. Elle illustre le règne florissant du roi Guézo, l'un des plus célèbres souverains fons qui a œuvré à l'unification du royaume d'où est tiré le symbole de la jarre percée. Benjamin Deguenon rassemble une hache de la divinité Hèvio³, une croix chrétienne et un autel assen⁴ pour exprimer la notion de syncrétisme des valeurs spirituelles du monde contemporain béninois. La récade de Prince Toffa à la lame tranchante et habillée aux couleurs de Coca-Cola fait allusion à l'hégémonie mondiale des Etats-Unis fondée sur une suprématie économique et militaire. Celle d'Azebaba revêtue de fil blanc, rouge, noir symbolisant la paix, le malheur et le monde invisible dans la pratique vodun, met en évidence le pouvoir spirituel des souverains fons.

1. Les Récades des rois du Dahomey, Alexandre Sénou Adandé, Dakar, IFAN, 1962, 104 p.
2. Le bocio est le gardien protecteur et agissant du lieu où il est implanté : une maison, une concession etc.
3. Hèvio³ est la divinité du ciel, de la pluie, du tonnerre et de la foudre. Justicier, il dénonce également les mauvais comportements des hommes sur terre.
4. L'assen matérialise l'esprit d'un défunt. Il fait le lien entre le monde des vivants et celui des ancêtres. Il sert à recevoir les offrandes de nourriture et de boisson.

Par **Eric Mangion**

Co-commissaire de l'exposition

L'art africain est à la mode. On ne compte plus depuis le début de l'année les expositions qui célèbrent le continent. On constate parallèlement que, malgré les conflits et les crises politiques qui vont et viennent, un grand nombre de pays africains connaissent des taux de croissance importants. L'Afrique devient un marché, elle est donc *bankable*. Ce constat est certes un peu cynique, mais il a pour but de rappeler que l'occident n'a toujours pas fini d'entretenir avec l'Afrique des relations ambiguës. Ce que l'on nomme conceptuellement « post-colonialisme » pourrait aussi se résumer plus prosaïquement par « colonialisme tardif ».

Il est donc difficile d'organiser une exposition d'artistes africains sans avoir toutes ces idées en tête. Comment éviter la carte de la fausse candeur, l'exotisme sympathique, les discours manichéens ou tout simplement les jugements raccourcis, qu'ils soient sociologiques ou esthétiques ? Tout cela n'est pas évident, surtout quand on ne dispose d'aucune expérience réelle et concrète des réalités africaines.

L'exposition est avant tout un hommage aux artistes béninois et au Centre Arts et de Cultures Lobo⁵zounkpa de Cotonou. Ce dernier développe depuis 2014 un véritable travail de terrain par la formation dans un pays où il n'y a aucune école d'art. Il ne s'agit pas de reproduire les modèles occidentaux et académiques de l'enseignement. Le Centre invente ses propres méthodes en mettant notamment l'accent sur la production *in situ* et sur le dialogue avec des artistes étrangers lors de résidences de production. Le public peut aussi y découvrir une collection de récades, ces objets/symboles de l'autorité dans la tradition politique et culturelle du pays.

Cette collection s'est constituée grâce au soutien du galeriste Robert Vallois et du Collectif des Antiquaires de Saint-Germain-des-Près qui ont offert au Centre une quarantaine de pièces. Ce don prend un sens particulier quand on sait que la France a refusé au mois de mars dernier la restitution d'œuvres d'art béninoises spoliées par le colonialisme ou par toutes sortes de pillages commerciaux. L'argument défendu par le ministère des Affaires étrangères est que ces biens mal acquis font désormais partie de collections publiques et sont donc inaliénables. L'artiste béninois Romuald Hazoumé estime quant à lui que les musées de son pays ne sont pas assez structurés pour accueil-



Gérard QUENUM - L'Équilibriste, 1999. Bois, tête de poupée en plastique, métal 105 x 49 x 24 cm. Courtesy : Galerie Vallois, Paris

lir un tel patrimoine. Quoi qu'il en soit, on aurait préféré que l'État français réponde de manière moins formelle et ouvre un dialogue plus structurant sur cet épineux sujet. La France a décidément bien du mal à se pencher sur son passé colonial !

Ce geste de Robert Vallois et de ses amis est donc plus qu'une action de mécénat. C'est un geste politique. Il l'est d'autant plus que la plupart des artistes qui travaillent au Centre développent une réelle acuité sur leur histoire mais aussi sur leur époque. Le titre de l'exposition *Stop Ma Pa Ta* (*Ma matière première n'est pas ta matière*) est ainsi emprunté à celui d'une œuvre de Benjamin Déguénon qui représente avec ironie la manière dont les grandes compagnies industrielles occidentales, russes ou chinoises exploitent les ressources minières africaines dans le plus

grand mépris des peuples locaux. Mais au-delà de l'exploitation économique, c'est le trafic humain qui préoccupe le plus les artistes. Quatre sculptures en forme de bateaux ponctuent le parcours de l'exposition. Cette référence récurrente à l'immigration n'est bien sûr pas innocente pour un pays qui fut à partir du XVIII^e siècle l'un des principaux réservoirs de l'esclavage. Inutile de dire que les esprits de ses habitants en sont durablement marqués. Leur art s'en ressent. Le passé rôde et l'actualité des flux migratoires entre l'Afrique et l'Europe - les conflits et les drames qui en découlent - réveillent les vieux et les mauvais souvenirs.

Le Bénin est aussi le berceau du vaudou qui est loin d'être le folklore que les occidentaux ont érigé en seule obsession de la mort. Le vaudou (ou vodoun au Bénin) désigne l'ensemble des dieux et des forces invisibles dont les hommes essaient d'apprivoiser la puissance ou la bienveillance. Il est l'affirmation d'un monde surnaturel, tout comme l'ensemble des procédures permettant d'entrer en relation avec celui-ci. Il est surtout vécu comme un héritage, une philosophie, un langage, une musique, une danse, une médecine, une justice, un pouvoir, une tradition orale et des rites. La plupart des œuvres de l'exposition Stop Ma Pa Ta - à commencer par les photographies de Charles Placide - sont irriguées par cette culture revendiquée comme un rapport animiste au monde, où les « choses sont toujours derrière le pouvoir des choses » (Euloge Glèlè).

Cette spiritualité n'empêche en aucun cas une prise de conscience par les artistes de leur quotidien. Ce que l'on définit souvent comme un art du bricolage et de la récupération est réellement conçu comme une critique de la surconsommation. Cela peut paraître paradoxal pour un pays qui ne possède pas le même niveau de richesses qu'en Occident et qui donc « consomme » moins que nous. Et pourtant, le Bénin est abreuvé aujourd'hui par la Chine de petits objets inutiles, de faible coût, rapidement utilisés et tout aussi rapidement abandonnés ici ou là. Il en est de même pour une urbanisation croissante et sauvage qui menace l'agriculture traditionnelle (et fondamentale). Plus qu'un souci environnemental et économique, il s'agit pour les artistes d'un double symptôme inquiétant pour une société qui se construit depuis son indépendance sur une dualité constante entre ses valeurs ancestrales et sa volonté de modernisation - incarnation du double de l'homme béninois contemporain, parfaitement représentée par les figurines Ibeji de Dominique Zinkpé : jumeaux partagés entre des désirs contraires.

INFOS PRATIQUES

L'exposition est produite avec le soutien de la Galerie Vallois (Paris) qui mène au cours de l'année 2017 une saison Paris/Cotonou/Paris (www.vallois.com)

Remerciements : les artistes, la galerie Vallois (Paris), la galerie Loevenbruck (Paris), les associations HeD Paris et HeD Bénin, le Collectif des Antiquaires de Saint-Germain-des-Près (Paris), le Collectif des artistes du Centre Lobo⁵zounkpa (Cotonou), Cédric Rabeyrolles Destailleur et Jean-Baptiste Ganne.

INFORMATIONS PRATIQUES :

Exposition Stop Ma Pa Ta (Ma matière première n'est pas ta matière)

4 juin - 17 septembre 2017

Ouvert tous les jours de 14h à 18h (de 14h à 19h en juillet et août) sauf le mardi.

Ouverte le 14 juillet.

Entrée libre.

Villa Arson, 20 av Stephen Liégeard - Nice

Visite accompagnée : RDV / Point de vue tous les jours d'ouverture à 15h.

Tarif : 5 € (gratuit pour les détenteurs du Pass Riviera)

www.villa-arson.org

Informations et réservations pour les visites de groupes et les ateliers jeune public

Tél : +33 (0)4 92 07 73 84

servicedespublics@villa-arson.org

A VOIR ÉGALEMENT

4 juin - 17 septembre 2017

POINT QUARTZ Flower of Kent

Dave Ball ; Lyman Frank Baum ; Baptiste Carluay ; Paul Chazal ; Marvin Gaye Chetwynd ; Nancy Crater ; Johan Creten ; Aimé-Jules Dalou ; Bernard Dejonghe, Quentin Euverte, Guillaume Gouerou et Paul Lebras ; Gladys Clover ; Cameron Jamie ; Bertrand Lavier ; Eun Yeoung Lee ; Natacha Lesueur ; Pascal Pinaud ; Yvonne Roeb ; Sterling Ruby et Elsa Sahal.

Commissaire : Frédéric Bauchet.

2 juillet - 17 septembre 2017

Exposition DIPLÔMES 2017 VILLA ARSON. À voir à la Villa Arson et à la Galerie de la Marine.

ACCÈS

Tramway : Ligne 1, direction Henri Sappia, arrêt Le Ray. Puis 10 mn de marche, suivre signalisation via les rues Paul Mallarède et Joseph d'Arbaud. **Bus :** n° 7 et 4, arrêt Deux avenues. Puis suivre signalisation av. Stéphen Liégeard - Villa Arson. **Depuis l'autoroute A8 :** sortie N° 54, Nice Nord, direction Centre Ville, puis suivre signalisation Villa Arson.

Depuis la Promenade des Anglais : suivre Bd Gambetta, puis Bd de Cessole, puis suivre signalisation Villa Arson

ÉQUIPE : **Direction :** Jean-Pierre Simon ; **Coordinateur artistique :** Éric Mangion ; **Direction pédagogique et de la recherche :** Amel Nafti ; **Secrétariat général :** Alain Avena ; **Comptabilité :** Nicole Fradet, Hervé Gauthier ; **Secrétariat de direction :** Sylvie Pagnotta ; **Secrétariat pédagogique :** Nathalie Balmer, Murielle Barrabino et Pascale Martinat ; **Ressources humaines :** Isabelle Landon ; **Communication :** Michel Maunier ; **Partenariats et relations internationales :** Catherine Verchère ; **Production des expositions :** Alexia Nicolaïdis ; **Régie des expositions :** Patrick Aubouin, Mathieu Schmitt ; **Service des publics :** Christelle Alin, Nina Campo et Silvi Sarkysian ; **Coordination éditoriale et librairie :** Céline Chazalviel ; **Librairie :** Fairouz Ech Choayeb ; **Web et nouveaux médias :** Cédric Moris Kelly ; **Service informatique et réseau :** Jean-Louis Paquelin ; **Bibliothèque d'étude et de recherche :** Céline Ménager, Marie-Thérèse Magnaldi et Christophe Robert ; **Accueil et maintenance :** Joël Jauny ; **Accueil :** Isabelle Clausse, Dave Dhurmajee et Jean-Pierre Vitry ; **Services techniques :** Jean-Paul Carpentier, Gérard Maria, Philippe Martinat, Pascal Rigaux et Michel Serve ; **Jardins :** Patrice Lorho, Pascal Pujol et Mario Malheiro do Cabo. **Montage :** Arnaud Blais, Karima El Karmoudi, Valentine Gardiennet, Tom Giampieri, Mathieu Maytreau, Carmen Panfiloff, Line Ramel, Thibaut Ronan et Tiberio Suppressa. **Médiation :** Maria Fernanda Bétancourt, Théo Crapoulet, Martina De Bortoli, Karima El Karmoudi, Panagiota Fasoi, Beisenouva Gulzhan, Miriam Haidara et Constantin Ialovenko. **La Villa Arson est un établissement public du Ministère de la Culture et de la Communication , membre de Université Côte d'Azur. Elle reçoit le soutien de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Départemental des Alpes-Maritimes et de la Ville de Nice.**

